

Idées débats, tribunes

Emmanuel Taïeb

MEMBRE DE L'INSTITUT
UNIVERSITAIRE DE FRANCE,
PROFESSEUR À SCIENCES-PO LYON

Pourquoi la photo d'Aylan a failli ne pas paraître en presse hexagonale

■ La photo du cadavre du petit Aylan Kurdi a acquis un statut historique par l'onde de choc qu'elle a produite. Elle a contribué à faire évoluer brusquement l'opinion sur la vision des réfugiés et à interpellier les acteurs politiques au niveau international. En même temps, elle a failli ne pas être publiée dans la presse française (qui ne l'a pas fait paraître à la une le 3 septembre, contrairement à nombre de titres européens): pourquoi? Et que dit l'histoire de cette photo des modalités de production de l'information, du (ou des) sens des images et de leur valeur dans nos sociétés hypermédiatiques, ou encore du traitement de la violence visuelle par les médias « légitimes » face au développement des réseaux sociaux? Réponses d'Emmanuel Taïeb, professeur de science politique à Sciences-Po Lyon, qui travaille sur la violence et sa visibilité dans une perspective historique et contemporaine.

Un jeune enfant tout habillé, échoué, le visage dans l'eau, inerte, mort. En quelques jours, cette photo est devenue iconique. Elle symbolise désormais ce que les médias français peinaient à nommer depuis des mois: la fuite d'hommes et de femmes de toute condition, désireux d'échapper au joug meurtrier de Daech, est bien un drame, qui englutit des centaines de vies, loin de nos regards. L'enfant se nomme Aylan Kurdi, il a trois ans, il est syrien, kurde, et a été retrouvé sur une plage de Turquie, après que l'embarcation de fortune où il se trouvait avec sa famille s'est retournée dans une mer agitée. Sa mère et son frère sont également morts noyés; seul le père a survécu. La photo a été prise par Nilufer Demir, jeune correspondante de l'agence turque DHA. Elle a provoqué une onde de choc en Europe, mais elle a failli ne jamais être publiée dans les journaux français.

ÉLIMINÉE EN AMONT

Pourquoi? Parce que les images choquantes et de violence sont prises dans un dispositif journalistique qui conduit presque systématiquement à leur élimination en amont de toute publication. D'une part, il y a depuis la naissance des journaux une division du travail entre la presse généraliste ou poli-

tique, dite sérieuse, qui répugne à publier des photos fortes, pour ne pas jouer sur l'émotion de ses lecteurs, pour éviter de sombrer dans le voyeurisme, pour ne pas relayer une propagande, au profit de l'analyse distanciée et rationnelle, et une presse « populaire » ou spécialisée dans le « choc des photos », qui prendrait moins de précaution, et jouerait sur le sensationnalisme. D'autre part, un long processus d'évitement des images d'actualité qui agressent les sens a tendu à invisibiliser les photos de cadavres, les photos sanguinolentes ou violentes.

« UN REFOULEMENT HYPOCRITE, QUI TOLÈRE LA VIOLENCE À CONDITION QU'ELLE NE SOIT PAS ACCESSIBLE À LA VUE. »

C'est le moment où la progressive « civilisation » des manières et du regard occidental confine au refoulement. Un refoulement hypocrite, qui tolère la violence à condition qu'elle ne soit pas accessible à la vue. C'est ainsi que nous voyons rarement dans la presse des photos d'accidentés de la route, ni de vic-

times de meurtres ou d'attentats, alors même qu'elles arrivent tous les jours dans les rédactions. Quand la photo du petit cadavre est parvenue aux journaux hexagonaux, elle a immédiatement été rangée dans la catégorie des photos insoutenables et immontrables, et éliminée comme nombre d'autres avant elle. De plus, le Conseil supérieur de l'audiovisuel rappelle régulièrement à l'ordre les chaînes ayant diffusé des images de cadavres, que ce soit sur des champs de bataille ou ailleurs, au nom de la dignité due aux individus, même après leur mort. Une loi française du 15 juin 2000 interdit également de reproduire « des circonstances d'un crime ou d'un délit, lorsque cette reproduction porte gravement atteinte à la dignité d'une victime et qu'elle est réalisée sans l'accord de cette dernière ». Ce qui restreint fortement la couverture médiatique de la violence, et donc, en partie, sa compréhension. Même si on saisit l'humanisme et le respect des victimes qui préside à cette loi, peut-on sérieusement poser qu'une photo de presse relève dans son sujet même du légal ou de l'illégal?

Le système médiatique français tend donc à délégitimer et rejeter ce type de photos. En France, comme à l'étranger, plusieurs titres de presse ont d'ailleurs opté pour une photo moins dure, ne montrant pas



AVRIL DUNOYER

complètement le visage de l'enfant, tandis qu'il est porté par un gendarme turc. Sauf qu'au départ, l'image avait abondamment circulé sur les réseaux sociaux, avec des appels à la mobilisation, avant que la presse ne s'interroge sur son utilisation. Les citoyens ont donc dépassé ce qui heurtait leur sensibilité au nom d'une cause plus grande. Alors que, parallèlement, la presse s'autocensurait au nom des mêmes sensibilités. Le décalage entre médias traditionnels et médias 2.0. n'en apparaît alors que plus criant.

UNE BUTÉE DE LA CONSCIENCE

Précisément, si la photo du petit Aylan a tant choqué, c'est parce qu'elle a résisté au tamis journalistique qui voulait la faire disparaître, parce que les spectateurs ne sont pas insensibilisés à la violence, et que cet intolérable soudain les remue. C'est donc une image qui fait irruption dans le flux des informations, et qui provoque l'interruption de ce même flux, parce que sa rareté et sa force propre conduisent immédiatement à une butée de la conscience: la mort de cet enfant est un scandale.

Au-delà encore, cette photo condense des sens divers qui appe-

« CETTE PHOTO DÉJOUÉ LE GRAND RÉCIT ÉPIQUE ET DÉVOILE CE QUI A ÉTÉ CACHÉ : LE MIGRANT EST UN ÊTRE FAMILIER. »

laient sa publication et non son occultation. Elle provoque une émotion de nature politique, parce qu'elle pousse à l'action en faveur des migrants. Elle ne relève pas du voyeurisme, parce qu'elle ne provoque ni excitation ni plaisir trouble, même si elle est dérangeante. Et elle ne relève pas de la propagande, parce qu'elle n'est pas mise en scène par les acteurs du drame à des fins politiques. Donc, elle ne relève pas du genre d'images que la « grande » presse ne publie jamais, ou d'images construites dont la diffusion servirait ceux qui les produisent (comme les exécutions d'otages). Elle possède en outre une puissance d'évocation terrible. Jusque-là, le traitement médiatique du drame des migrants s'inscrivait dans un « grand récit »

de type épique, avec plutôt des images de réfugiés sauvés ou de migrants entassés aux frontières. L'image d'Aylan déjoue ce récit et dévoile crûment tout ce qui avait été caché. Ici, le migrant n'est pas une figure lointaine, voire négative, mais un garçonnet, habillé à l'occidentale, un être familier dans un lieu familier – la plage des loisirs et des pâtés de sable –, avec lequel contraste la violence de ce petit cadavre dont la mer est le linceul.

UNE PHOTO QUI FAIT HISTOIRE

La publication de cette photo vient souligner la nécessité médiatique d'incarner les phénomènes sociopolitiques sous la forme d'une figure humaine capable de donner un visage et un nom à la « crise des migrants », ou plutôt à la fuite éperdue de familles et de populations face à l'avancée de la guerre. C'est une photo qui dit une histoire singulière et universelle, et qui bien sûr fait Histoire, au sens où elle symbolise dès à présent ce qui était su mais non vu, et que la question des exilés lui sera définitivement associée. Les soldats de Bachar Al Assad ou les bourreaux de l'« État islamique » tuent quotidiennement des hommes, des femmes et des enfants pris dans un conflit qui les dépasse. Politiquement et visuellement, Aylan incarne l'innocence écrasée par une machine de violence qui l'aura enserrée de sa naissance à sa mort. La publication de cette photo témoigne une fois de plus de la nécessité de dénouer la tension journalistique entre sensibilités à la violence, respect de la dignité des personnes photographiées, et devoir d'informer. Car, quel effet politique incroyable après sa diffusion ! Elle a fait revenir la question des migrants au cœur de l'agenda des gouvernements européens, et fait connaître la dimension mortifère de ce qui se passe en Méditerranée. Ça ne milite pas pour tout montrer, ni pour faire toujours prévaloir l'émotion sur la raison, mais ça milite pour réfléchir collectivement à ce que nous voulons et pouvons voir de la violence et de la mort dans l'espace médiatique, en laissant les citoyens s'appropriier les images et les discuter collectivement. ★

POUR EN SAVOIR PLUS

« FAUT-IL MONTRER LES IMAGES DE VIOLENCE ? », D'EMMANUEL TAÏEB, article publié sur le site « la Vie des idées », 7 juillet 2015: www.laviedesidees.fr/Faut-il-montrer-les-images-de-violence.html

« LA GUILLOTINE AU SECRET. LES EXÉCUTIONS PUBLIQUES EN FRANCE. 1870-1939 », BELIN, COLLECTION « SOCIO-HISTOIRES », 2011, 317 PAGES, 25 EUROS.

SON SITE INTERNET : www.emmanueltaieb.fr